

Notes de lectures de Georges Leroy février 2009 - 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau :
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

La culture-monde



Gilles Lipovetsky

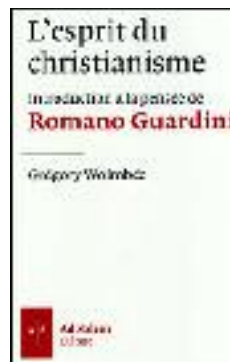
Odile Jacob, 222 p, 26 €

Le sens même de la culture s'est transformé en profondeur. Tout est devenu culture. Mode, publicité, tourisme, art-business, star-system, urbanisme : plus rien aujourd'hui n'échappe à l'ordre de la culture. Celle-ci est devenue une culture-monde, celle du technocapitalisme généralisé, des industries culturelles, du consumérisme global, des médias et des réseaux numériques. Transcendant les frontières et brouillant les anciennes dichotomies entre «civilisation» des élites et «barbarie» de la populace, elle affiche une vocation planétaire et s'infiltré dans tous les secteurs d'activité.

Comment la penser à l'heure de l'hypercapitalisme culturel ? Quel monde dessine la culture-monde des marques internationales, du divertissement médiatique, des réseaux et des écrans ? Spécialistes des transfor-

mations de la société contemporaine, Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, tout en analysant ce bouleversement, avancent des pistes d'action possibles visant à faire reculer l'empire croissant du consumérisme et la désorientation généralisée de l'époque. Et si les années qui viennent étaient, paradoxalement, celles d'une revanche de la « vraie » culture ?

L'esprit du christianisme



Romano Guardini

Ad Solem, 224 p, 20 €

Romano Guardini (1885-1968) est sans doute l'une des plus grandes figures de la pensée catholique en Allemagne. Prêtre, théologien, homme de culture, inspirateur du Mouvement liturgique, Romano Guardini a consacré sa vie à approfondir le lien entre culture et foi à travers une série de lectures commentées des grands auteurs de la culture européenne. La pensée de Dante, de Dostoïevsky, de Pascal, la liturgie et ses symboles, le

monde moderne et son déclin : tels sont quelques uns des thèmes abordés par Guardini dans une oeuvre aux facettes multiples. Son unité se trouve dans la conception que Guardini se fait du lien entre prière et culture. Pour lui, prière et culture sont inséparables, s'appellent l'une et l'autre dans une réciprocité féconde, qui est au fond la fécondité attachée à une vision de la Création divine comme ordo amoris, où l'homme se découvre créature appelée à accomplir sa nature en répondant librement à l'amour de Dieu par la prière et par ses oeuvres. « La connaissance elle-même doit se muer en prière tandis que la vérité devient amour ».

Romano Guardini est un poète de la nuit, mais ce qu'il dit de la nuit nous fait rêver d'aurore et nous la rend à nouveau possible. Il répond de l'espérance qui demeure en nous, sans nous cacher la hantise propre à notre pérégrination personnelle, pour penser Dieu en sa révélation et en sa création, pour entendre les deux paroles issues d'un même amour. Guardini livre sa pédagogie du divin sous la forme d'une écriture héroïque plutôt que moralisante, d'un témoignage plutôt que d'une leçon. Au long de ses écrits, on visite un chrétien, devise avec un disciple plus qu'avec un maître, un homme qui a pris Dieu et l'homme au sérieux, ne les dissociant jamais du fait de leur relation, mais les embrassant dans le même regard. Son anthropologie n'est pas séparée

de sa théologie : l'homme y apparaît pleinement homme, Dieu y est traité en souverain et en créateur. C'est cela, «l'esprit du christianisme», pour Romano Guardini. Et c'est à recouvrer l'unité profonde de la foi et de la culture, dont l'apothéose est dans la liturgie, que ce livre invite, à l'école d'un des maîtres de Benoît XVI.

La foire aux célibataires



★★★★☆

Xavier Patier

La Table ronde, 144 p, 7 €

Michel se considère comme un raté, qui vit dans un pays devenu moche et tout aussi nul que lui. A 43 ans, obèse, agriculteur corrézien, il est célibataire et se cherche une femme. Il en a assez de s'occuper de sa mère malade depuis des années. Homme plutôt timide, mal dans son corps et dans sa tête, il commence son périple en épluchant les petites annonces. Nous sommes à Bugeat et non à Paris, tout se sait, tout se voit, rien n'est facile. Alors en plus de ce manque d'intimité, trouver une femme qui voudra bien d'un homme qui s'aime tout en se détestant, pas simple...

Sous une histoire en apparence banale, l'auteur dénonce une réalité qu'on pourrait prendre pour celle d'une autre époque et qui illustre pourtant bien celle de nombreuses personnes aujourd'hui : la solitude. C'est aussi l'occasion pour l'auteur de dénoncer, à travers la plume candide de son narrateur, cette érosion des campagnes au profit des villes, cet enlaidissement d'une région au profit

de la modernité. Plaidoyer pour un retour à plus d'authenticité, dans les relations humaines notamment, ce roman est composé de moments d'humour et de petits drames qui donnent toute la mesure de la misère humaine qui est celle de Michel et des siens. Ce livre est un roman sur le dévouement et la solitude, sur les relations d'un fils avec une mère possessive et sur l'amour impossible. L'écriture est alerte, légère et grave à la fois, épousant les formes d'un Michel désabusé qui ne demande qu'à aimer et voudrait faire entendre son cri de douleur...

La guerre de la Vendée



★★★★☆

Gracchus Babeuf

Le Cerf, 240 p, 24 €

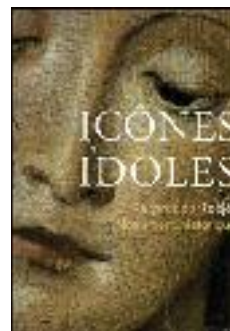
L'année 2008 a été marquée par le soixantième anniversaire de la convention de l'ONU «pour la prévention et la répression du crime de génocide». C'est un Juif polonais, Rafaël Lemkin, qui avait imaginé le terme. Toutefois, en 1794 Gracchus Babeuf parlait de «populicide». D'ailleurs les éditions du Cerf viennent de rééditer le livre de Gracchus Babeuf, qui fut publié en 1795 à l'occasion du procès de Jean-Baptiste Carrier, l'auteur des noyades de Nantes. Gracchus Babeuf, père du communisme, l'une des grandes figures de la Révolution française, soulevait la question de fond de la nature de la répression perpétrée par la Convention en Vendée. Ce livre doublement révolutionnaire par son contenu et son titre, Du système de dépopulation, se présente comme un

réquisitoire très bien documenté, et d'une incroyable modernité, contre la politique dictatoriale 1793 et 1794, politique qui devait conduire, entre autres, à l'anéantissement et à l'extermination des Vendéens, et de préférence des femmes et des enfants.

Reynald Secher, dans l'avant-propos, rappelle, à travers une synthèse d'une clarté remarquable et à l'aide de nombreux documents inédits, la genèse des événements en Vendée et de définir un quatrième crime de génocide : le mémoricide pour décrire les tentatives des thuriféraires de la Révolution d'en occulter les forfaits. Puis Jean-Joël Brégeon présente la personnalité de Gracchus Babeuf. Enfin, Stéphane Courtois, établit la filiation entre l'idéologie de Robespierre et celle de Lénine et des chefs communistes.

Ce livre rappelle aussi que plus de deux cents ans après les terribles événements de la Vendée, les lois d'anéantissement et d'extermination n'ont jamais été abrogées. Qu'attendent nos députés pour le faire ?

Îcône set idoles



★★★★☆

Ss dir Hélène Palouzié

Actes Sud, 480 p, 49 €

Pour la première fois, un ouvrage est consacré aux objets classés au titre des Monuments historiques. Ce patrimoine in situ, réparti dans toute la France, ornant des milliers d'églises, cathédrales, abbayes, châteaux, mairies, hôpitaux, universités, est composé d'oeuvres majeures, trop souvent méconnues car situées hors des grands musées médiatisés. Cette

anthologie reflète la qualité et la diversité de ces objets indispensables à leur monument, des plus célèbres aux plus insolites. Elle dévoile les histoires intimes de ces oeuvres sauvées de l'oubli et les multiples regards que l'on porte à travers les siècles sur l'objet d'art, de dévotion, de savoir, tour à tour rejeté ou convoité, sans cesse réinventé. Ce très bel ouvrage collectif est publié à l'occasion du centenaire de la création des missions de conservateur des Antiquités et Objets d'art et d'inspecteur des Monuments historiques. La France est bien la mère des Arts et des Lettres ...

Lettre à l'inconnue



★★★★☆

Antoine de Saint-Exupéry

Gallimard, 30 p, 15 €

En mai 1943, Antoine de Saint-Exupéry, après plus de deux années passées aux États-Unis, où il a notamment publié *Le Petit Prince*, rejoint Alger pour tenter de retrouver le terrain de l'action militaire auprès de son escadre de rattachement, le groupe de reconnaissance aérienne 2/33. Dans un train qui le conduit un jour d'Oran à Alger, il rencontre une jeune femme de vingt-trois ans. Il s'en éprend aussitôt et la fréquente durant la dernière année de sa vie.

Cet épisode était resté inconnu jusqu'à l'apparition au grand jour, à l'occasion d'une vente publique en novembre 2007, des quelques lettres qu'il adressa alors à la jeune femme. Originaire de l'est de la France, mariée et résidant à Oran, elle était officier et ambulancière pour la Croix-Rouge. C'est tout ce que nous savons

de son identité. Cette correspondance amoureuse d'une vingtaine de feuillets est illustrée de nombreux dessins inspirés du *Petit Prince*, montrant à quel point le conte et son héros faisaient désormais partie de la vie de l'auteur ainsi que la part singulière du dessin dans l'expression des sentiments. Aucune de ces lettres n'est précisément datée, mais tout indique que c'est la disparition en vol de Saint-Exupéry qui a mis un terme à cette correspondance. Les documents sont reproduits en fac-simile, accompagnés de leur transcription typographique.

Le livre noir et blanc des évêques de France



★★★★☆

Rémi Fontaine

Renaissance catholique, 210 p, 15 €

Rémi Fontaine tape sur le clou, là où cela fait mal, avec son second livre sur les évêques de France. Sur une suggestion du cardinal Barbarin, archevêque de Lyon, à l'auteur et à l'éditeur au moment de la parution du précédent *Livre noir des évêques de France* (2006), ce *Livre noir et blanc des évêques de France* est une chronique d'un paroissien du bout du banc qui a écouté et lu, stylo en main, les déclarations épiscopales de ces dernières années. C'est à la lumière du discours de Benoît XVI aux évêques de France à Lourdes, le 14 septembre 2008, que doivent être analysées ces déclarations épiscopales sur le concile, l'École catholique, l'euthanasie, la laïcité, la mes-

se en latin, le Téléthon... Le fait est là : le ton commence à changer, au sein de l'épiscopat. Une nouvelle génération d'évêques apparaît pour qui la foi, la liturgie et la vie spirituelle semblent prendre le pas sur les problèmes de société. Ce livre permet de mieux comprendre comment se profile l'avenir de l'Église de France et les évolutions en cours. On regrettera ponctuellement le ton imprecateur (certains éléments sont ressassés) et on aimerait que l'auteur passe à l'action. Certes il ne peut être évêque, étant père de famille. La critique est toujours plus facile que la mise en œuvre concrète et le passage à l'acte. La doctrine comme la réalité sont nécessaires.

Louis XIII



★★★★☆

Jean-Christian Petitfils

Perrin, 970 p, 28 €

Au regard de l'Histoire, Louis XIII est un roi oublié. Eclipsé par le panache de son père Henri IV, occulté par l'éblouissante renommée de son fils Louis XIV, il laisse l'impression d'un monarque mélancolique, sans personnalité, fuyant son mal être dans la chasse, dominé par son Premier ministre, le tout-puissant cardinal de Richelieu. Pourtant ce n'est pas parce qu'il choisit un ministre d'une envergure exceptionnelle qu'il renonce pour autant à gouverner et à être pleinement roi. Après deux biographies de référence (Louis XIV et Louis XVI), l'auteur offre un grand livre sur Louis XIII qui montre combien ce dernier fut un grand roi, loin des images

d'Épinal d'un souverain dominé par Richelieu. L'analyse des rapports entre le roi, le cardinal et la redoutable Marie de Médicis est éblouissante. Sans négliger les faiblesses de l'homme, ses défauts, trop souvent exagérés, cet ouvrage se veut donc une réhabilitation. L'auteur brosse le portrait de ce roi mal connu qui a traversé une suite invraisemblable d'épreuves, de trahisons et de complots. Une description de son royaume à la lumière des travaux scientifiques récents pour tenter de comprendre son règne et d'analyser les mécanismes politiques par lesquels la monarchie absolue s'est édifiée.

L'auteur redonne toute sa place à ce souverain à la personnalité déroutante, à la fois artiste, musicien, guerrier impétueux, extrêmement jaloux de son autorité, animé par la passion de la gloire et de la grandeur de la France. Sous son impulsion, le royaume se modernise. La monarchie dite « absolue » s'édifie. Son règne, ponctué d'épreuves - lutte contre le parti protestant, conspirations des Grands, révoltes populaires, guerre contre la Maison d'Autriche-, prépare et annonce plus qu'on ne le croit celui de Louis XIV. En effet à sa mort à 42 ans, il légua à son fils « les grands outils de l'État, l'armée, la marine, la diplomatie, le renseignement, sans compter les arts et les lettres en plein bouillonnement créatif ». Autant d'outils qui permirent l'épanouissement du règne suivant. L'auteur insiste aussi sur le rôle de plus en plus prégnant de l'opinion publique, par le biais des pamphlets et des libelles qui circulent en permanence et de la Gazette de Théophraste Renaudot. Enfin, cette biographie démêle habilement le vrai du faux, parmi les mythes forgés avec talent par Alexandre Dumas ou Michelet.

À lire cette biographie, peuplée de personnages aussi hauts en couleurs qu'Henri IV, Concini, la Galigäi ou Hercule de Rohan, on pense bien souvent que l'Histoire n'a pas besoin

d'être enjolivée pour être romanesque. Un modèle de livre d'histoire, à la fois rigoureux, élégant et captivant.

Oppressions et résistances



★★★★☆

Stéphane Rials

PUF, 360 p, 18 €

Né en 1951 et agrégé de droit en 1978, l'auteur figure parmi les juristes les plus originaux et les plus féconds. Cet homme à facettes peut déconcerter. Juriste circulant à moto, historien des idées pratiquant (par ailleurs) le tir au revolver, métaphysicien qui collectionne, entre autres, les porcelaines chinoises Kangxi et Qianlong, théologien à ses heures et nourri d'humanités classiques, dirigeant plusieurs collections aux Presses universitaires de France, théoricien attentif au concret, Stéphane Rials est aussi le créateur d'un des rares jardins philosophiques contemporains, prolongeant la tradition de ces jeux de formes et de perspectives qui organisaient, notamment à la Renaissance, des parcours initiatiques. Il s'agit là d'une œuvre végétale à part entière qu'il convient d'ajouter à sa vingtaine de livres publiés.

Il élabore aussi une réflexion qui traverse délibérément les frontières des disciplines, en témoigne son dernier livre. Certaines études de ce recueil portent sur le juriste Carl Schmitt, d'autres sur les grands commis de Vichy, notamment Joseph-Barthélemy, qui fut ministre de la justice de Pétain de 1941 à 1943. Dans les

présentes études, l'auteur contribue à la méditation des termes de ce qui peut sembler une seule grande question qu'expriment laconiquement les deux termes du titre, en nuancant cette unité d'abord supposée d'un pluriel de prudence. Il s'agit ici d'un essai, composite et partiel, où le lecteur pourra trouver quelques éléments pour exercer sa réflexion, pour aiguïser son esprit critique. Combinant les analyses juridiques, historiques et philosophiques, ce livre peut se lire également comme une méditation sur le mal, distinguant ceux qui l'accroissent activement et ceux qui s'y laissent dériver par aveuglement. Cette réflexion sur l'aveuglement, et sur les fins que l'action humaine poursuit, est à replacer dans un ensemble plus ample. Stéphane Rials élabore en effet une recherche philosophique de vaste envergure sur la culture juridique, son évolution, sa relation aux autres disciplines. Son projet est de bâtir une « histoire générale des formes ».

Pour le juriste, qu'est-ce qu'une forme ? « À l'âge humaniste du droit, à partir de Lorenzo Valla, en gros, s'impose l'idée que le droit est un système de formes, un jeu d'organes, de procédures, de formes au sens strict, la première des formes étant désormais l'écrit lui-même. Ce qui est intéressant c'est la façon dont les juristes lient alors la question des formes à celle de la vérité. Un texte n'est pas vrai ou faux dans sa substance mais parce qu'il est « authentique ». » Ces analyses ont conduit de proche en proche Stéphane Rials à s'intéresser au fait que toute vérité, ou plutôt tout « effet de vérité », est liée à un jeu de formes - le monde des juristes ne se distinguant pas des autres mondes professionnels ou savants. Il achève actuellement un ouvrage en deux volumes qui s'intitulera la vérité du droit. Reste à savoir comment l'on passe des formes du discours et des raisonnements aux formes sensibles. Le jardin fournit une passerelle. Car le jardin est un récit com-

plexe. Le visiteur doit le déchiffrer et s'y déchiffrer. Voilà un exemple du passage des formes sensibles à la production des vérités.

Paul ou les ambiguïtés



★★★★☆

Jean-Michel Rey

Ed. de l'Olivier, 178 p., 13 €

En Occident, à chaque fois que la politique est à bout de souffle, dès qu'elle connaît un passage à vide, il lui faut repasser par la case départ - c'est-à-dire par la station saint Paul. Au lendemain de la première guerre mondiale, par exemple, la scène intellectuelle allemande fut le théâtre d'un intense débat autour de «l'apôtre des nations», ce juif converti qui a structuré la doctrine chrétienne. Pour penser l'origine de l'Etat ou les impasses de la démocratie, le théologien Karl Barth et le juriste Carl Schmitt confrontaient leurs lectures de l'Épître aux Romains. Et aujourd'hui, alors que la conscience occidentale est de nouveau en crise, les philosophes du Vieux Continent se cramponnent comme ils peuvent à l'héritage paulinien.

De l'Italien Giorgio Agamben au Français Alain Badiou en passant par le Slovène Slavoj Žižek, les théoriciens qui essaient de retrouver un horizon d'émancipation empruntent souvent un très vieux sentier, à l'entrée duquel on peut lire : «chemin de Damas».

En ce sens, le présent essai vient à point nommé. Il souligne «l'étrange actualité» de l'apôtre et désigne son legs majeur : «La pensée paulinienne imprègne toute notre conception de

la politique ; elle en organise, le plus souvent à notre insu, les principales articulations». De quoi s'agit-il ? De quelques mots, deux ou trois formules qui ont marqué à jamais notre manière de nommer l'avenir et sa séparation avec l'ancien temps. Que l'on soit réformiste ou révolutionnaire, que l'on souhaite une douce mutation ou une transformation radicale, on ne dit la nouveauté que sur un mode violent : une conversion absolue, où l'accueil de l'inédit appelle non seulement une émancipation à l'égard du passé, mais, bien plus, le congé donné à tout ce qui était là avant, le désaveu de l'antérieur, la négation du précédent...

Nous envisageons toujours le changement comme une rupture brutale par rapport à une époque considérée comme dépassée, défailante, et dont la seule dignité consisterait à avoir esquissé notre glorieux présent. On aura reconnu, ici, le modèle propre aux philosophies de l'histoire, le prototype des idéologies progressistes, la matrice des plus redoutables dialectiques. Inaugurer c'est discréditer ; fonder c'est mettre à l'écart ; chaque coup d'envoi est d'abord un coup de force.

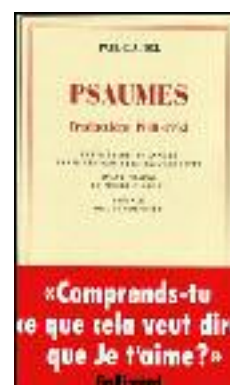
Pour saisir la postérité d'un tel schéma, que les esprits d'Occident, «et ceux-là mêmes qui se croient sans rapport aucun avec la théologie ou avec le christianisme», n'en finissent plus d'ânonner, l'auteur mobilise quelques théologiens et certains théoriciens de la refondation sociale, qui voyaient en saint Paul un génial précurseur : Henri de Saint-Simon, Pierre Leroux, Edgar Quinet... Mais il s'en remet surtout aux écrivains et à ce qu'ils ont dit de l'apôtre. Avec Rousseau, Hugo ou Valéry, il interroge la singularité d'une langue charnelle, charmeuse, qui permet à tout un chacun de se bricoler son propre Paul.

Mais c'est l'aspect répétitif qui donne au discours paulinien une telle puissance de séduction. Cette parole insistante, rageusement assertive, sonne comme une parole de bègue.

Bossuet ne notait-il pas que les beaux esprits ont appris «à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul» ? Les lettres de Saint Paul ont suscité une infinie richesse de commentaires. Il a été toujours repris, cité, plagié, pillé.

Page après page, Jean-Michel Rey tourne donc autour des mêmes phrases, des mêmes mots, et cet essai aussi bref qu'élégant prend lui-même une tournure ruminante. Ainsi peut-il exhiber la façon dont saint Paul ventriloque le discours politique en Occident. Ressassant le ressassement, l'auteur montre comment nos désirs de rupture demeurent hantés par cet universel bégaiement ... à la manière de la pédagogie juive.

Psaumes



★★★★☆

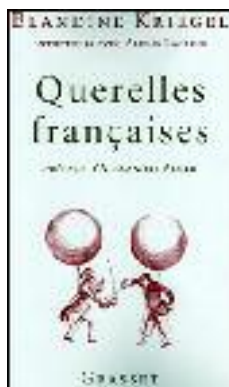
Paul Claudel

Gallimard, 320 p., 25 €

Les psaumes c'est fait pour vivre, louer, crier, pleurer, prier, chanter, ce qui fait le fond et l'arrière fond de notre présent avec toute la panoplie des douleurs espoirs tristesses et joies. Parole d'homme qui parle de ses malheurs et de ses sentiments envers Dieu, le psaume parle aussi de Dieu, sur Dieu. Il ne prétend pas être une parole de Dieu mais une parole à Dieu. Pendant une trentaine d'années, Paul Claudel a côtoyé les psaumes de très près. Ces prières constituaient l'aliment de sa piété quotidienne. Il en a traduit quelque 150, à partir de la Vulgate. Plus qu'une traduction, les psaumes signés Claudel sont le fruit d'une transcrip-

tion, d'un commentaire voire d'une re-création. Ce travail d'écriture confiné à l'espace intime de l'écrivain chrétien (publication posthume des psaumes) a été mené en parallèle de celui de l'œuvre publique et publiée. Ces deux corpus de textes traitent des mêmes thèmes universels : le mal, le bien, l'amour, la foi, la mort... En effet, les souffles des psalmistes et des prophètes d'Israël, dont Claudel a fait sa méditation préférée, passent à chaque instant dans son œuvre littéraire. On retiendra ici *Le Soulier de satin* (une histoire d'amour traversée par la problématique du péché et de la rédemption) et *Le Partage de Midi* (le tiraillement intérieur d'un homme entre son dévouement religieux à son dieu et son attirance pour une femme). Finalement c'est à une véritable re-création à laquelle il s'est patiemment livré, inventant un rythme nouveau, un style vigoureux et une langue baroque et bruisante qui fait son génie.

Querelles françaises



★★★★☆

Blandine Kriegel

Grasset, 334 p., 19,50 €

Les philosophes peuvent-ils éclairer les enjeux politiques actuels ? Ne doivent-ils pas s'effacer devant les économistes, les sociologues ? Non, répond Blandine Kriegel : selon elle, nous avons besoin de la philosophie politique pour comprendre les « querelles françaises » qui se rallument périodiquement autour du rôle de l'État, de sa relation à la société civile ou de

l'indépendance de la justice. Dès *L'État et les esclaves* (Calmann-Lévy, 1979), elle avait souligné l'intérêt d'une histoire conceptuelle de l'État de droit, convaincue qu'il fallait redécouvrir les juristes et les philosophes du XVII^e siècle, et d'abord Locke.

L'ancienne proche de François Mitterrand et conseillère de Jacques Chirac ne renie en rien ses convictions et ses prises de position. L'auteur qui a notamment exercé comme professeur de philosophie politique à Paris-X, et présidé jusqu'à récemment le Haut Conseil à l'Intégration, tente d'éclairer les querelles qui attisent depuis plusieurs décennies le débat public : faut-il donner la primauté à l'État ou à la société civile ? Le droit est-il facteur de progrès ? La république ne reste-t-elle pas trop monarchique ?

Son mari, le journaliste et historien Alexandre Adler, dessine dans une didactique et dithyrambique préface, le portrait de cette femme anticonformiste et humaniste, tiraillée dans sa jeunesse entre deux familles que de nombreuses caractéristiques sociologiques opposent.

L'intérêt de ce livre est double : outre un aperçu stimulant de l'histoire des intellectuels français, il offre une présentation vivante des idées de la philosophe. Tentant notamment de réhabiliter le politique (et la politique), de "redignifier (sic) le rôle des idéologies" et de prendre en compte "la dimension juridique du politique", elle justifie également ses propres choix politiques, religieux et philosophiques. Ce livre-entretien, réalisé avec le philosophe et journaliste Alexis Lacroix, est également l'occasion de découvrir cette personne attachante, au parcours riche en rencontres (Raymond Aron, Georges Canguilhem, François Furet...) en blessures, en combats, en lectures, en réflexions et en découvertes. Elle dit ses divergences avec Régis Debray et sa critique dévastatrice du sacre des

droits de l'homme, que développera aussi Marcel Gauchet.

Mais un tel rejet tient surtout à des choix philosophiques : la République, pour Kriegel, est inséparable de la défense des droits de l'homme. La dénonciation du totalitarisme ne doit pas selon elle impliquer un rejet radical de l'État comme tel.

Elle conserve, toujours chevillée au cœur et au corps, des principes qu'elle considère immuables et créateurs de sens pour chacun. Au premier rang de ces préceptes : les droits de l'Homme, auxquels elle a consacré une partie de sa carrière et qu'elle considère pourtant ne pas être des droits sociaux ou des droits du citoyen. Ayant repris sa liberté intellectuelle, elle poursuit ses travaux avec la certitude qu'ils contribueront à redonner à l'État toute sa place.

Pourquoi les hommes ne comprennent pas les femmes



★★★★☆

Lubomir Lamy

Eyrolles, 150 p., 18 €

Les hommes sont dominateurs mais les femmes sont mystérieuses, les hommes sont forcément objectifs mais les femmes sont naturellement intuitives, les hommes sont compétents mais les femmes sont gentilles, les hommes sont indépendants mais les femmes sont aimantes...vrai ou faux ? Une chose est certaine : ce que l'on croit se réalise toujours. La plupart du temps, nous nous comportons comme nous imaginons qu'un hom-

me ou une femme devrait être, ce qui pousse par exemple les femmes à se montrer sentimentales et les hommes à jouer au chef. En s'appuyant sur les résultats de plus de 120 expériences en psychologie sociale, l'auteur confronte les croyances stéréotypées et les réalités objectives. Il recense les différences réelles et prouvées... la solution : la connaissance et l'acceptation de l'autre dans une complémentarité renouvelée.

La revue « la vie intellectuelle »



★★★★☆

Jean-Claude Delbreil

Le Cerf, 150 p, 25 €

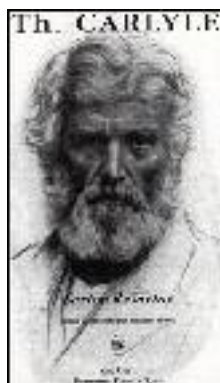
Au XXe siècle, la vie intellectuelle a toujours passé par les revues. L'auteur relate non pas l'une des plus connues mais une des plus fameuses de l'entre-deux-guerres pour qui s'intéresse au courant catholique illustré par Etienne Gilson, François Mauriac ou Jacques Maritain. La revue *La Vie intellectuelle*, fondée en 1928 par les Pères dominicains (le père Bernadot particulièrement) des Éditions du Cerf, a été l'une des revues les plus importantes de la France des années 1930, avec notamment le souhait d'endiguer le marxisme-léninisme.

Lancée pour contrer l'Action française après la condamnation de 1926, elle a été aussi un carrefour d'influences où s'est rencontrée toute une partie de l'élite catholique française : anciens sillonnistes ou personnes marquées par les idées de Marc Sangnier, néothomistes maritai-

niens, tenants de la « nouvelle chrétienté » ou de « l'esprit des années 30 ». Ces courants complexes, s'ils n'ont jamais abouti à une synthèse véritable, ont néanmoins permis de dégager un certain nombre de directions fondamentales, aussi bien sur le plan politique et social que sur le plan international, qui se sont rejointes dans les années d'avant-guerre dans une « prérésistance » présageant les engagements futurs.

Elles auront une postérité certaine autour de noms comme Paul Claudel, Étienne Borne, Jacques Madaule, Henri Guillemin, Pierre-Henri Simon et Maurice Schumann. Ce spécialiste de la démocratie chrétienne revient sur les objectifs de cette grande revue d'avant-guerre, des hommes (dominicains ou laïcs) qui ont fait son histoire, de sa ligne éditoriale et de sa postérité. Un ouvrage aussi éclairant que synthétique.

Sartor Resartus



★★★★☆

Thomas Carlyle

José Corti, 316 p, 21 €

Carlyle est un écrivain quelque peu effrayant. Réactionnaire et violente, son œuvre regorge d'idées et de sentences à faire frémir humanistes et progressistes : pour lui, la démocratie est « le chaos doté d'urnes électorales », le monde doit être dirigé par des héros dont il affirme la supériorité morale. Il se prononce contre l'abolition de l'esclavage ; quant à la première Exposition universelle, elle lui fait l'effet d'un « grand bazar industriel ». Ne nous

donnons pas la peine d'aller plus loin, il suffit de compléter par cette description lapidaire que fit de lui Spencer dans son Autobiographie : « Il secrétait chaque jour une certaine quantité d'imprécations et il lui fallait trouver quelque chose ou quelqu'un sur qui les déverser. » Voilà le portrait peu flatteur qu'on pourrait rapidement dresser de cet esprit aussi contrarié qu'un Céline.

En France, Carlyle est presque complètement ignoré. Sans doute son aversion pour notre pays, qu'il jugeait frivole et superficiel, et auquel il préférerait la rigoureuse et sérieuse Allemagne, n'y est-elle pas pour rien. Choisir entre deux nations c'est nécessairement s'en mettre une à dos. Il aggrava d'ailleurs son cas en applaudissant des deux mains la victoire allemande en 1870. Pourtant, il est encore lu au début du XXe siècle : certains de ses ouvrages passèrent, par exemple, entre les mains de Proust ou Claudel.

« Je ne connais pas de livre plus hardi et volcanique, plus pétri de désespoir, que le *Sartor Resartus* », déclarait Borges au sujet de l'ouvrage de Thomas Carlyle nouvellement publié et traduit par les éditions José Corti. Un tel éloge, assorti de cet usage si spécifique de l'article défini devant le titre habituellement réservé aux chefs-d'œuvre (« Le Quichotte, « La Recherche... ») a de quoi susciter une curiosité immédiate.

De fait, cet ouvrage est un texte hautement atypique. Il raconte de façon décousue la biographie de Diogenes Teufelsdröck (« Diogène Crotte-de-Diable »), génial inventeur, selon l'auteur, d'une Philosophie des habits. Lequel traité, parfaitement fictif, s'avère rapidement être en réalité un recueil complexe fabriqué à partir de lettres, notes, journaux, découverts et ensuite publiés par un éditeur... naturellement tout aussi fictif. Il y a quelque chose d'énigmatique dans l'existence même d'un tel livre. Ouvrage improbable pour l'époque, il l'est encore aujourd'hui à maints

égards, malgré l'habitude que nous avons des expérimentations littéraires. Tenant à la fois de l'essai philosophique, du roman d'apprentissage, ou encore de la satire, le Sartor Resartus résiste à toutes les classifications et se dresse avec un charme capiteux en singularité pure dans l'horizon littéraire.

Revue d'histoire des idées politiques



★★★★☆

Collectif

Picard, 220 p, 35 €

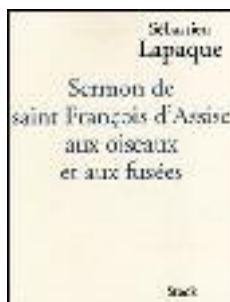
Cette revue a pour but d'étudier selon les règles de la méthode historique les idées politiques et porte donc un certain regard sur la vie de la cité. Elle aiguise aussi le regard porté sur le monde contemporain. Le numéro 28 (2^e semestre 2008) est consacré aux juristes catholiques.

Il a toujours existé des juristes qui sont par ailleurs catholiques. L'expression juriste catholique indique un lien fort et un rapport explicite entre l'exercice du métier du droit et les convictions religieuses. Cette liaison s'établit à un moment décisif de l'histoire du catholicisme en France : celui du catholicisme social (*Rerum novarum* 1891) et le ralliement (1892). Avant 1880, l'expression n'a pas grand sens, car la France est globalement catholique. Il faut le triomphe des républicains et les débuts de la laïcisation pour que l'identité catholique, devenant dorénavant une particularité, ait besoin de se manifester. Les conflits liés à la laïcisation progressive de l'État et du droit contribuent fortement à forger cette identi-

té. Les juristes sont souvent au premier rang pour le combat comme pour la défense des conceptions catholiques par les moyens du droit.

Le ralliement pousse les catholiques à s'engager dans les œuvres sociales. Devant cette société laïcisée et sécularisée, les catholiques s'y engagent comme catholiques. Il en va ainsi des juristes. Cette période prend fin lorsque l'intégration des catholiques dans la société moderne est réalisé. On retrouvera donc des articles sur la belle époque des juristes catholiques (1880-1914), sur le « cardinal vert » : Raymond Saleille, sur L'Action française et les juristes catholiques ou encore sur Maurice Hauriou, juriste catholique ou libéral ?

Sermon de St Fr d'Assise aux oiseaux et aux fusées



★★★★☆

Sébastien Lapaque

Stock, 90 p, 12.5 €

Saint François revient à Assise après avoir appris que les autorités municipales y ont interdit la mendicité. Personne ne veut entendre sa parole. Il s'adresse alors aux oiseaux et aux fusées. Ce texte qui fait référence à la Bible et à la vie du saint, dénonce l'horreur d'un monde technologique hyperactif, cupide et désespéré qui semble organisé pour écraser le pauvre, le faible et l'étranger.

Notre vie se résume à des actions et obligations, placements et bénéfices, taux de croissance et retours sur investissement. O quelle confusion parmi les hommes ! « Ne vous inquiétez pas de vivre », demande sim-

plement Jésus. En dehors du marxiste, seul le catholique bernanosien sait l'horreur de l'argent roi, l'offense faite aux pauvres et aux humiliés. On lira donc le sermon de Sébastien Lapaque, qui met de nouveau sa foi, son style et sa force pour dénoncer l'injure faite aux pauvres. L'auteur en colère, c'est Bossuet qui ouvre un tombeau devant la cour.

Le silence des termites



★★★★☆

Xavier Patier

La Table ronde, 184 p, 18 €

Dans une France futuriste, le jeune Narcisse et son ami Brice se préparent à exposer les œuvres de l'odieux peintre Spick au Centre fléchi, leur galerie d'art de Montpellier. Narcisse n'a guère le cœur à l'ouvrage : Sylvie, la femme qu'il aime, vient de l'éconduire sans explication. À la veille du vernissage, un immeuble s'écroule. Les jours suivants, plusieurs tombent en miettes. Une espèce inconnue de termites a envahi la ville. Laissant derrière lui l'introuvable Sylvie, Narcisse se résigne à fuir. Il part à l'aventure avec Brice et leurs voisins de la rue du Cygne, dont le commandant Loudéac, s'autoproclame chef du groupe. Commence alors un exode sur des routes livrées aux troupes, aux milices et aux réfugiés, où tous les repères volent en éclats. Dans ce roman apocalyptique et drôle, l'effondrement de l'immobilier provoque en quelques jours celui de la civilisation tout entière. Ce roman porte un regard lucide et donc critique sur notre société mais aussi sur la nature humaine en quête de repère.